

MARIA

TOME IV

VI

LA DÉVOTION A NOTRE DAME
DANS LES INDES

par

M. THEKAEKARA, S. J.

Professeur à l'Université Loyola à Madras (Inde)

Beauchesne et ses Fils

A PARIS

1956

IL n'est pas facile d'analyser la place tenue par Marie dans la dévotion des cinq millions et quelques catholiques des Indes. Aux Indes, il n'y a pas une, mais plusieurs communautés catholiques. Introduites dans l'Église à différentes périodes de l'histoire, très différentes l'une de l'autre au point de vue du niveau économique et de la culture, parlant des vingtaines de langues et de dialectes, possédant des coutumes et des traditions aussi variées que le sont les groupes linguistiques, provinciaux et raciaux, réparties sur un vaste subcontinent de près de deux millions de milles carrés de superficie, dispersées parmi une population non catholique dont elles ne forment que la centième partie, les communautés catholiques présentent naturellement des divergences considérables, non pas en vérité sur les points essentiels de la dévotion mariale — ils la partagent avec le reste du monde catholique — mais dans la plupart des manifestations extérieures de cette dévotion.

En parlant en général des caractéristiques de la dévotion mariale dans les Indes, on court nécessairement le risque de manquer d'exactitude. Il semblerait pourtant que, dans l'ensemble des Indes, c'est surtout revêtue de la gloire de sa maternité que paraît Marie, la Vierge, Mère de Dieu. Elle n'est pas tant la « Madonna », la grande Dame qu'on exalte et qu'on vénère, que la « Madre », la Mère tendre, forte et aimante. Les exquises Madones de la Renaissance parlent peu à l'esprit de l'Indien moyen qui a été accoutumé à des types artistiques différents. L'Indien ignore la « Dame » des œuvres d'imagination et des romans d'aventures, celle qui fait l'objet du dévouement du chevalier errant et qui inspire les sentiments chevaleresques. Les « Dames » de haut lignage ne paraissent pas en public, et elles n'attirent pas le dévouement plein de respect du peuple. Elles restent derrière le « purdah » ou dans les palais des grands. Mais le mot « mère » est plein de puissance. La maternité est le plus grand honneur d'une femme, et la mère est la reine de chaque famille; on lui doit obéissance incontestée, respectueux hommages et tendre amour. On dit qu'aux Indes la situation des femmes est dégradante, mais la situation d'une mère est de celles qui exigent le respect. La tradition indienne a exagéré le respect dû à la mère au point d'en être parfois cruelle pour la femme sans enfants. Mais même dans cette cruauté, il y a une trace de pitié pour ce dont elle est privée, le couronnement de la gloire féminine.

LA DÉVOTION A NOTRE DAME

Il est significatif qu'aucune langue indienne ne possède un équivalent exact pour l'expression française « Notre Dame » ou l'expression anglaise « Our Lady ». Le mot « Dame » ne suggère pas dans les Indes, comme dans les langues européennes, l'idée de respect ou d'hommage ; et c'est un instinct réel qui empêche de s'adresser à Marie comme « Dame ». L'Indien catholique connaît généralement Notre Dame sous le tendre nom de « Mère », ou de « Notre Mère », ou, plus cérémonieusement, « la Mère de Dieu ».

Bien qu'encore à ses débuts, l'art catholique dans les Indes témoigne nettement de la prépondérance de cette tournure d'esprit. Le principal représentant de l'art catholique dans les Indes est Angelo da Fonseca, originaire de Goa. Comme la plupart des artistes chrétiens, il a trouvé chez la Mère de Dieu une riche source d'inspiration. La mère et l'Enfant sont le thème de ses toiles les plus célèbres. Son sens délicat de la ligne, l'harmonie de son dessin, le symbolisme qu'il met dans les gestes, son habileté à nuancer les couleurs, ont provoqué de vifs éloges ; on ne peut pas manquer pourtant de remarquer dans toutes ces représentations de Marie une indéfinissable tendresse, une expression parfaitement maternelle, qualité qui, à elle seule, distinguerait ses créations artistiques des autres écoles célèbres de l'art catholique. Au risque d'omettre d'autres dessins fameux de da Fonseca, on pourrait mentionner sa « Notre Dame des Indes », maintenant en possession de la Reine Elisabeth des Belges, « Notre Dame du berceau » acheté par la marquise de Linlithgow précédemment vice reine des Indes, et ses tableaux de la « Nativité » et de « l'Épiphanie » que conserve précieusement le Musée Missionnaire d'Aix-la-Chapelle. Un autre artiste indien bien connu est A. Trinidad, dont les tableaux « Regina Coeli », « Mater Dei » et « Mère des Indes » font tous ressortir au plus haut degré l'insistance qu'on met aux Indes sur le titre de Mère plutôt que sur celui de Madone.

Il se peut que la place que la Mère de Dieu occupe dans la dévotion de l'Indien catholique ait une lointaine analogie avec l'attitude qu'ont les Hindous à l'égard d'une déesse. Mère connue sous différents titres comme la Déesse de l'Aube, ou de la Sagesse, ou de la Justice, source d'abondantes bénédictions, la Déesse Mère est aussi, dans le Panthéon Hindou, une divinité extrêmement puissante. Il faut l'aimer et la servir, il faut aussi la craindre et l'apaiser. Quoiqu'en certains lieux, des rites choquants se soient développés pour lui plaire, plus fréquemment l'attitude des dévots est celle d'un amour tendre et respectueux. La plupart des communautés catholiques de l'Inde sont d'origine récente — elles ne remontent pas plus haut qu'au temps de saint François Xavier — et, sauf un petit groupe à Dacca, elles viennent pratiquement toutes de l'Hindouisme ; il ne faudrait donc pas s'étonner de trouver une certaine analogie entre l'Hindouisme et certains traits de la grande dévotion

à Notre Dame parmi les catholiques indiens. Même s'il n'y a aucun rapport, il est certain que, à l'encontre du catéchumène protestant, l'Hindou qui se prépare au baptême n'éprouve pas la moindre difficulté au sujet de la dévotion catholique envers Marie. Il a plutôt de la peine à concevoir la transcendance unique de Dieu, et à distinguer le plan de l'Être Incréé de celui d'une créature, si élevée que puisse être cette créature. Il se peut qu'aux Indes, le protestant, nourri de préjugés anti-romains, soit choqué par les honneurs rendus par les catholiques à la Mère de Dieu; mais aux Hindous, ces honneurs ne semblent jamais exagérés, il les jugeraient plutôt insuffisants.

On peut aussi suivre l'influence du milieu Indien dans une forme très populaire que prend la dévotion à Marie dans la plupart des régions du pays. L'Inde est la terre des pèlerinages. Il se peut que Bénarès et Kailasam dans le Nord et Rameswaram et Srirangam dans le Sud soient les plus connus; mais ils ne sont pas les seuls lieux de pèlerinage des Hindous. Eparpillés dans tout le pays, des centaines d'autres sanctuaires moins fameux attirent des multitudes de pèlerins. En route vers quelque lointain sanctuaire, le pèlerin s'en va, chantant de porte en porte, parcourant à pied des centaines de milles; avec sa robe couleur de safran, sa tête rasée et son écuelle de mendiant, c'est une image familière des villages indiens. Dans les villages catholiques, le pèlerin de la « Mère » est une image tout aussi familière; il s'en va, rosaire au cou, vers quelque sanctuaire marial, pour accomplir un vœu ou pour faire pénitence. Les voyages rapides et à bon marché permis par les chemins de fer ont peut-être, ces dernières années, réduit le nombre des pèlerins à pied; mais les sanctuaires attirent maintenant de plus grandes foules de chrétiens: ils viennent même des provinces lointaines, alors que les duretés de la route à pied auraient pu leur être un obstacle.

On n'essaiera pas de donner ici une liste complète des sanctuaires de Marie dans les Indes. Chaque province, chaque diocèse, presque chaque district, à son sanctuaire de la « Mère », sanctuaire « historique », renommé pour des faveurs célestes reçues, consacré par des traditions et des légendes; au moins une fois par an, pour la fête titulaire, et souvent tout le long de l'année, le samedi surtout, il attire en foule des pèlerins, qui viennent des paroisses proches et lointaines.

Un des plus fameux d'entre eux est Velankanni, à six milles au sud de Pondichéry, dans la province de Madras. Pour les catholiques Tamils¹, la fête de la Nativité de Notre Dame, à Velankanni, en septembre, est l'un des principaux événements de l'année chré-

¹ On peut dire indifféremment *Tamouls* ou *Tamils* pour désigner le peuple du sud-est de l'Inde et du nord de Ceylan.

LA DÉVOTION A NOTRE DAME

tienne. Des foules — on les estime à 50.000 personnes — s'y réunissent pour cette fête, venant des districts de Madras et des lointaines colonies Tamiles de Malay, Burma, Straits Settlements, et de plusieurs cités de l'Inde et du Nord. Madras lui-même est un nom qui fait penser à Marie, car c'est une abréviation de « *Madre de Dios* » — Mère de Dieu — nom sous lequel les premiers marchands portugais connaissaient la ville. La dévotion des Catholiques Tamils à Notre Dame est un trait touchant; ils la portent avec eux et la montrent partout où ils vont. Ils se sont établis en maint pays loin de chez eux. En groupes isolés et dans un milieu où il n'y a rien de chrétien, avec peu de chances de rencontrer un prêtre ou de recevoir les sacrements, partout ils s'attachent obstinément aux dévotions mariales, le rosaire quotidien qu'on récite à haute voix dans les maisons à la tombée de la nuit, l'observance des principales fêtes de Marie et, si possible, le pèlerinage de Velankanni.

Dans le peuple, Notre Dame de Velankanni est connue sous le nom de « Mère de Bonne Santé ». Il y a peu de catholiques Tamils qui n'aient pas entendu parler de son sanctuaire et de sa statue miraculeuse. Et même beaucoup d'Hindous et de Protestants du pays Tamil connaissent la « Mère de Bonne Santé ». A son sanctuaire, eux aussi ils viennent en grand nombre pour la fête annuelle, espérant peut-être avoir leur part des faveurs célestes accordées par la « Mère » des catholiques, ou peut-être avec le motif plus désintéressé d'honorer celle que leurs frères catholiques vénèrent profondément. L'histoire du sanctuaire est enveloppée de légendes et de traditions, parmi lesquelles quelques faits seulement peuvent être considérés comme parfaitement certains. Il semble que l'origine du sanctuaire soit due à trois causes : les deux premières causes seraient une apparition de Notre Dame à un enfant infirme à Velankanni même, puis une seconde apparition à un des habitants de Nagapatam. Enfin la troisième cause serait le fait remarquable que voici : de nombreux marins portugais auraient été sauvés du naufrage, grâce à l'intervention de Notre Dame, dans le golfe du Bengale, à peu de distance de la côte de Velankanni. La renommée du sanctuaire augmenta progressivement durant le XVII^e et le XVIII^e siècles, jusqu'à ce que, en 1771, le petit village de Velankanni devint une paroisse autonome et un important centre national de pèlerinages.

Dans l'Inde du Nord, le sanctuaire de Notre Dame de Bon Voyage à Bandel, à trente milles au nord de Calcutta, est un important sanctuaire marial. Le christianisme arriva à Bandel au milieu du XVI^e siècle, et, dès les premières années, une statue de Notre Dame et de l'Enfant Jésus compta au nombre des biens précieux de la petite colonie chrétienne. A l'ombre d'un comptoir portugais, le nombre des chrétiens augmenta rapidement, jusqu'à ce qu'en 1632, Shah Jehan, un des empereurs mongols, fonda sur le district avec son armée, détruisit l'église et emmena les chrétiens en captivité

à Dell
avait
frappé
La sta
grâce
toujou
du Su

Le
à Ban
1570,
appari
haute
En 17
petite
la sta
dispar
chape
Notre
près d
de pè
Band
pour l
bay et
foules
Mary

Co
Tewar
être a
ils ne
à hono
pour d
des In
le fait
partie
que,
Missi
Marie
des ca
de det
d'entr
ne su
inaug
pour
partie
on vo
lesque

à Delhi. Là, la main de Dieu les protégea visiblement; l'empereur avait promulgué un décret ordonnant de les mettre à mort, mais, frappé de terreur, il leur permit de retourner dans leur pays natal. La statue de Notre Dame, perdue durant la captivité, fut retrouvée grâce à un miracle qui révéla sa présence, et, depuis lors, Bandel a toujours été pour l'Inde du Nord ce qu'est Vailankanni pour l'Inde du Sud.

Le principal sanctuaire marial de la côte ouest est Mount Mary à Bandra, faubourg de Bombay. L'histoire du sanctuaire remonte à 1570, date à laquelle le Christianisme fit pour la première fois son apparition à Bandra. On bâtit alors une chapelle sur une petite hauteur qu'on appela « Mount Mary » en l'honneur de Notre Dame. En 1739, les Mahrattas envahirent Bandra, mirent en déroute la petite garnison qui le défendait, détruisirent la chapelle et jetèrent la statue dans la mer. En 1761, la puissance des Mahrattas ayant disparu, les catholiques de Bandra purent à nouveau rebâtir la chapelle qui avait été le centre de la petite colonie. La statue de Notre Dame, jetée dans la mer après avoir été honorée là durant près de deux siècles fut miraculeusement retrouvée par un groupe de pêcheurs, et elle reprit sa place. Depuis 1761, Mount Mary de Bandra a toujours été le principal centre des pèlerinages catholiques pour les Indiens de l'Est, habitants de Goa et de Mangalore, à Bombay et aux alentours. Tout le long du mois de septembre, de grandes foules de pèlerins viennent chaque jour gravir les degrés de Mount Mary et rendre leurs hommages à la Mère des faveurs célestes.

Ces pèlerinages et quelques autres, comme ceux de Madhu et de Tewatte à Ceylan, et de Khambolaj dans le Gujerat, pourraient être appelés les grands sanctuaires de Marie dans les Indes. Mais ils ne représentent qu'un faible pourcentage des lieux consacrés à honorer Notre Dame, et où les fidèles se réunissent en grand nombre pour des pèlerinages et des fêtes annuelles. En observant les Missions des Indes, le voyageur européen ne peut manquer d'être frappé par le fait que, aux Indes, les églises et les chapelles sont, en très grande partie, sous le vocable de Notre Dame. C'est un fait significatif que, quand on construit une nouvelle église ou une chapelle, les Missionnaires et les fidèles pensent généralement à lui donner Marie comme patronne. Dans la petite île de Ceylan, où le nombre des catholiques est d'environ un demi million, il n'y a pas moins de deux cent dix églises de Notre Dame et la renommée de la plupart d'entre elles dépasse leur région. Comme si ces nombreuses églises ne suffisaient pas, ces dernières années, les pieux catholiques ont inauguré une façon nouvelle et efficace de montrer leur respect pour Marie et d'amener les autres à l'honorer. Dans certaines parties de l'île, au bord des routes importantes et au coin des rues, on voit maintenant couramment des statues de Notre Dame devant lesquelles les catholiques s'arrêtent un instant pour implorer le

LA DÉVOTION A NOTRE DAME

secours de Marie en allant au travail. A Ceylan, la dévotion du peuple, tant des Singhalais que des Tamils a donné naissance à une expression familière « Notre Dame de Lanka ». Lanka est le nom indigène de Ceylan. La tradition rapporte une célèbre apparition de Notre Dame qui eut lieu en 1619 à Tondaimannar, sur la côte Nord de Ceylan. La Reine des Cieux dit alors gracieusement : « Cette île m'appartient, car j'en suis la gardienne et la protectrice. » Marie a protégé l'Église de Ceylan durant bien des persécutions infligées par les conquérants hollandais et les rois païens; elle donna force et constance aux innombrables martyrs qui scellèrent de leur sang leur profession de foi; et, malgré le fer et le feu, elle a permis à la semence de foi de s'enraciner dans ce terrain hostile. Durant la dernière guerre quand, après la chute de Singapour, les attaques ennemies menaçaient Ceylan, son Excellence, l'Archevêque de Colombo, répondant aux désirs du peuple, plaça l'île sous la protection de Notre Dame, et fit vœu de construire, au sanctuaire de Tewatte, une basilique nationale dédiée à Notre Dame de Lanka. A part quelques attaques aériennes sur les ports importants, les horreurs de la guerre ont été épargnées à Ceylan. En reconnaissance, tous les catholiques de Ceylan, riches et pauvres, évêques, prêtres et congrégations religieuses, congrégations mariales et autres associations catholiques, paroisses et écoles, contribuent avec ardeur à réunir les fonds considérables nécessaires pour construire la basilique nationale.

Dans les Indes, le plupart des sanctuaires et des églises consacrés à Marie sont d'origine relativement récente. La raison en est facile à comprendre : à part le Malabar, le Christianisme, aux Indes, ne remonte pas plus haut que l'arrivée des marchands et des colonisateurs portugais. Si de petites communautés chrétiennes fondées par les apôtres saint Thomas et saint Barthélemy existèrent par endroits dans l'Inde du Nord, il n'en reste plus trace à présent, et il n'y en avait aucune, lors de l'arrivée des Portugais. A Mylapore, près de Madras, la tombe de l'apôtre saint Thomas a été, depuis les premiers siècles, un lieu de pèlerinage pour les chrétiens du Malabar. Chaque année ils y venaient en longues caravanes, parcourant à pied près de 500 milles, pour célébrer leur fête nationale, le 4 juillet, à l'endroit où l'apôtre fut martyrisé. Mais l'apôtre fonda-t-il une église à Mylapore même? Et, s'il le fit, quand disparut-elle? L'histoire ne nous dit rien, aujourd'hui, à ce sujet.

C'est vers le Malabar qu'il faut regarder pour trouver les premières traces de la dévotion à Marie dans les Indes. A beaucoup de points de vue, les chrétiens de saint Thomas au Malabar, forment une communauté distincte, différente du reste des Indes catholiques. La tradition rapporte que le fondateur de cette église est l'apôtre saint Thomas, et, aujourd'hui encore, cette église conserve une liturgie orientale Syro-Chaldéenne. Ces chrétiens for-

maient
l'extéri
et, auj

Les
les chr
aux pr
semen
ou d'u
de 33
ancien
de Ku
rampu
et les s
de l'A
pour a

Po
est un
Les ri
quelqu
ou dix
hissée
d'aller
tant la
ce sor
richem
échelle
saire p
faisant
coloré
et un
sembl
Kurav
existe
a revê
tumes
précéd
dans l
sont r
statue
de plu
un mo
mer. I
mais e
de No
des m
Ce

maient une fort petite communauté, leur expansion était gênée à l'extérieur par les persécutions, à l'intérieur par l'esprit de caste; et, aujourd'hui, ils ne dépassent pas un million.

Les sanctuaires et les églises dédiés à Marie sont nombreux chez les chrétiens de saint Thomas, et plusieurs d'entre eux remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne. La tradition — malheureusement, elle ne s'appuie pas toujours sur des documents nombreux ou d'une exactitude résistant à la critique — la tradition fait dater de 335 A. D. l'église de Notre Dame de Kuravilangad; d'autres anciens sanctuaires de Marie sont ceux d'Elangulam (417 A. D.), de Kudamaloor (425 A. D.), de Kainakary (800 A. D.) et d'Athirampuzha (860 A. D.). A partir du x^e et du xii^e siècles, les églises et les sanctuaires de Notre Dame deviennent plus nombreux. L'Église de l'Assomption, cathédrale du diocèse de Changanacherry passe pour avoir été construite en 1117 A. D.

Pour toute l'Inde, la fête titulaire de l'église de Notre Dame est un événement annuel d'extrême importance pour les catholiques. Les rites extérieurs traditionnels ont — cela n'a rien d'anormal — quelque ressemblance avec les fêtes des Temples hindous. Cinq ou dix jours avant la fête, la bannière de Notre Dame est bénie et hissée au sommet d'un grand mât. Dans le pays Tamil on a coutume d'aller en procession à travers les rues avec un char d'apparat portant la statue de Notre Dame. Ailleurs, comme dans le Malabar, ce sont les fidèles qui portent la statue sur une litière élevée et richement décorée. En ces circonstances, on voit sur une grande échelle, tout ce que les coutumes locales considèrent comme nécessaire pour honorer un grand personnage : rues décorées, la foule faisant la haie de chaque côté, toute la pompe orientale, expansive, colorée et bruyante; il y a pourtant une atmosphère de dévotion, et un ordre et une dignité tout différents de ce qu'on voit en de semblables occasions dans les temples hindous. Dans l'église de Kuravilangad, une des plus anciennes églises de Notre Dame qui existe à l'heure actuelle dans les Indes, une tradition immémoriale a revêtu la fête annuelle de la Purification de Notre Dame de coutumes absolument uniques. Selon la liturgie syrienne, la fête est précédée d'un triduum, court Avent ou Carême, qu'on observe dans la paroisse avec une austérité inusitée. Char d'apparat et litière sont remplacés ici par un vaste vaisseau de bois qui contient les statues de Notre Dame et des Saints. Il est soulevé sur les épaules de plusieurs centaines de gens, et porté en procession, en feignant un mouvement de tangage et de roulis, comme si on était en haute mer. L'origine de cette singulière coutume est enveloppée d'obscurité, mais elle semblerait rappeler une tradition d'après laquelle la statue de Notre Dame fut apportée à Kuravilangad de quelque pays au delà des mers.

Ceci, et d'autres pratiques de piété mariale particulières au

LA DÉVOTION A NOTRE DAME

Malabar, soulèveraient une question de quelque importance historique. Quand et comment la dévotion à la Mère de Dieu se développa-t-elle parmi les chrétiens de Saint-Thomas? Les témoignages apportés par les documents sont peu nombreux, mais quelques conclusions générales peuvent être tirées de l'histoire de l'Église du Malabar et de l'antiquité des sanctuaires de la Vierge. Depuis l'époque la plus reculée, la piété simple des chrétiens associa étroitement la Mère de Dieu et son Divin Fils. C'est un fait bien connu que des périodes de crise telles que la naissance des hérésies servent à mettre plus fortement en relief certains aspects de la foi et des pratiques catholiques qui, autrement, auraient pu rester en sommeil ou ne pas être nettement définis. Ainsi, par exemple, la tendance des Réformateurs du xvi^e siècle, à refuser tout culte à la Mère de Dieu, suscita dans l'Église un grand nombre de saints et de docteurs remarquables par leur dévotion à Marie et leur ardeur à défendre ses prérogatives. L'Église du Malabar fut peu affectée par la crise européenne du xvi^e siècle, sauf beaucoup plus tard quand les Hollandais et les Anglais introduisirent le protestantisme dans les Indes. Mais le Malabar eut à faire face à une crise semblable douze siècles plus tôt, quand le Nestorianisme naquit dans les Églises orientales et que le Patriarche, dont dépendait le Malabar pour son unité hiérarchique, fut entaché de cette hérésie. Le privilège de la Maternité divine de Marie fut défini par le Concile d'Ephèse. L'Église du Malabar s'était auparavant séparée du Patriarchat nestorien pour se soumettre au Patriarchat orthodoxe : elle a pu accueillir la définition dogmatique comme un triomphe de la foi traditionnelle.

Pour avoir des témoignages de la foi et de la dévotion traditionnelles, on peut avoir recours à la liturgie; et ici, de préférence à la liturgie Syro-Chaldéenne qui, au xvii^e siècle subit, sous l'influence latine, de considérables changements, on choisirait la liturgie Syro-Maronite ou Malankara-Antiochienne, en usage aujourd'hui tant chez les schismatiques Jacobites qui se séparèrent de Rome au xvii^e siècle que dans les deux diocèses catholiques de Trivandrum et de Thiruvella, qui furent de nouveau unis à Rome en 1931. Cette liturgie n'a, on peut le supposer, subi aucun changement au cours des siècles, et elle ne fut soumise à aucune influence étrangère; on y observe une vénération pour Notre Dame beaucoup plus marquée que dans le rite latin, tant dans les prières canoniques du bréviaire que dans l'ordinaire de la Messe. Les prières canoniques de chaque Heure et l'ordinaire de chaque Messe contiennent au moins une commémoration de Notre Dame. Durant le *Prophora* ou Offertoire, qui est assez compliqué comme dans tous les rites orientaux, élevant dans ses mains la coupe de vin et la patène qui contient le pain levé, le prêtre dit : « Memoria repetimus specialiter autem ac praesertim sanctam Dei genitricem Mariam in cuius honorem et per quam offertur sacrificium hoc reverenter et bene ut Ipsa sit, apud te, Domine, mediatrix pro omnibus qui confugiunt

ad aux
Ipsius
exaudiri
memoria
irae, et
per ora

Ain

Notre
comme
nourrie
il n'y a
Malaba
largem
scapula
comme
dité co
dévelop
Europe
du Ma
orienta
l'unifor
être ma
qu'en
quand,
furent
elles d
augmen
monde
histori
l'Église
pénétre
la Sain
par l'e
intérieur
chaleur

Il e
de ma
Vierge
de la S
dent et
queme
encore
du Ma

A c
jacobit
sont u

ad auxilium orationis Ejusdem. Deus bone et clemens, orationibus Ipsius efficacissimis et intercessionibus acceptabilibus, propitius exaudire digneris obsecrationes illius qui venerat atque honorat memoriam Ipsius; averte ab ea tentationes, seditiones ac virgas irae, et remitte clementer debita ejus ac peccata in clementia tua, per orationes Matris tuae et omnium sanctorum tuorum. Amen. »

Ainsi, tandis qu'on peut voir clairement une vénération pour Notre Dame profondément enracinée dès les premiers siècles, comme on pouvait naturellement s'y attendre dans une Église nourrie des enseignements des Pères orientaux, tel que saint Ephrem, il n'y a rien qui nous prouve que, avant le xvi^e siècle, l'église du Malabar connut quelque-une de ces formes extérieures de dévotion largement répandues dans l'Europe médiévale, comme le rosaire, le scapulaire, les nombreuses fêtes de la Sainte Vierge. En théologie comme en dévotion, les églises orientales avaient tendance à une rigidité conservatrice, et, au Malabar, la dévotion à la Sainte Vierge ne se développa probablement pas parallèlement à la ligne suivie en Europe. Jusqu'à l'arrivée des Portugais au xvi^e siècle, l'obéissance du Malabar à Rome se fit par l'intermédiaire d'un des patriarches orientaux. La centralisation et la rigidité de la juridiction, ainsi que l'uniformité de la vie et des pratiques religieuses ne pouvaient pas être maintenues dans la lointaine Église du Malabar au même degré qu'en Europe. Sans doute les divergences devinrent-elles grandes quand, avec la chute de l'Empire Romain, les liens commerciaux furent rompus entre l'Inde et les pays méditerranéens, et plus tard elles devinrent plus grandes encore lorsque la naissance de l'Islam augmenta la difficulté des communications d'un bout à l'autre du monde catholique. Mais les contacts furent repris après le voyage historique de Vasco de Gama autour du Cap de Bonne Espérance; l'Église Malabar subit ainsi l'influence d'un courant catholique pénétré d'une riche vie de piété et de liturgie. Le nouveau culte de la Sainte Vierge introduit alors au Malabar dut sembler nouveau par l'extérieur seulement mais non par l'essentiel de son esprit intérieur; aussi les chrétiens de Saint-Thomas l'accueillirent-ils chaleureusement.

Il en résulte que le rosaire, le scapulaire, l'observance des mois de mai et d'octobre, la célébration de plusieurs fêtes de la Sainte Vierge qui n'existaient pas dans le calendrier syrien, les congrégations de la Sainte Vierge, tout cela, bien qu'ayant pris naissance en Occident en milieu latin, à une époque où l'Église syrienne était pratiquement séparée de l'Europe, devint, une fois introduit aux Indes, encore plus populaire dans l'atmosphère intensément catholique du Malabar syrien que dans le reste des Indes.

A ce point de vue, il est intéressant d'étudier l'attitude de l'Église jacobite schismatique envers la dévotion mariale. Les Jacobites sont un groupe de chrétiens de saint Thomas qui, au xvii^e siècle,

LA DÉVOTION A NOTRE DAME

se séparèrent de l'Église Mère, car ils se méfiaient des évêques portugais et du rite latin; ils ne présentent donc point de traces d'influence romaine, mais, plus récemment, ils ont beaucoup emprunté à l'Anglicanisme et au Luthérianisme. Même après deux siècles d'influence protestante, ils se différencient peu des catholiques syriens au point de vue de la foi, ou dans leur culte de la Mère de Dieu. Mais l'Église jacobite n'a pas de dogme défini, et sa foi ne se base que sur une tradition imprécise. On peut voir l'influence protestante dans le fait qu'à l'heure actuelle, beaucoup de prêtres jacobites s'opposent, en théorie à la croyance catholique à l'Immaculée Conception de Notre Dame et à son Assomption, quoique toutes deux soient clairement affirmées dans l'ancienne tradition Malabare; on le voit dans différentes prières de la Messe et du Bréviaire Jacobite. D'autre part, les Jacobites, à l'encontre des protestants, vénèrent la Mère de Dieu, professent qu'elle est sans tache et toujours vierge, que ses prérogatives sont grandes entre toutes et n'ont été accordées à nul autre saint.

Quant à ces Jacobites qui, en grand nombre, durant ces quinze dernières années, se sont réunis à l'ancienne église grâce à l'initiative de l'archevêque Ivanios, point n'est besoin de les mentionner spécialement. Ils ne se distinguent nullement des catholiques plus anciens au point de vue des formes extérieures de la piété mariale, et, avant la réunion, ils ne s'en distinguaient pas au point de vue de la foi. Les dévotions ordinaires de la période post-portugaise se sont rapidement répandues parmi eux.

Aux Indes, la principale dévotion mariale est incontestablement le rosaire, comme peut-être dans le reste du monde catholique. Pour un pays comme l'Inde où l'instruction n'a atteint qu'une partie de la population, où le mouvement liturgique moderne ne fait que commencer, où bien des postes de Mission sont très éloignés les uns des autres et où le nombre des prêtres est peu considérable pour l'étendue du pays et de la population, le rosaire a une importance primordiale. On l'apprend facilement. Les quinze mystères du Rosaire, liés aux principaux événements de la vie de Notre Seigneur et les prières familières du Pater et de l'Ave sont à la portée des moyens intellectuels des moins instruits. Dans la plupart des régions de l'Inde, le Rosaire est devenu la principale forme de prière en usage, tant en famille qu'à l'église et durant les processions religieuses. Au Malabar, à Mangalore, dans bien des régions du Tamil Nad et de la Côte Ouest, la récitation du Rosaire quotidien est passée en habitude dans la plupart des familles. Devant une image et une statue de Notre Dame, souvent ornée de fleurs et de bougies, toute la famille se réunit chaque jour à la nuit tombée, et récite les cinq dizaines. Le Rosaire est un tendre hommage qu'on rend à la Reine des Cieux, une source de bénédictions célestes et, en milieu païen, une ancre solide pour la foi. C'est aussi

un lien
villages
petit n
la récit
lieu de
les rich
ancien
la form
vue, pa
une ter
du cult
que, gr
détourn
durant
« prier
la mess
C'est d
de la v
rompre

La
tion au
d'octob
les cout
l'assista
que le
Sacrem
diction
en pays
bonne

Une
est ce
quelqu
vient d
l'office
colorée
au Sala
vêtues
une de
litanies
tion du
minent

Dar
solenne
Malaba
ornée d
sent de

un lien puissant qui unit tous les membres d'une famille. Dans les villages du Nord et du Centre des Indes, où les Catholiques sont en petit nombre et les visites du missionnaire bien peu fréquentes, la récitation du Rosaire jointe à celle des prières de la Messe tient lieu de la Messe dominicale. Dans les paroisses et les foyers, parmi les riches et les pauvres, dans les communautés catholiques, tant anciennes que récentes, il semblerait que, partout, le Rosaire soit la forme la plus importante de la dévotion catholique. A ce point de vue, parmi les moins instruits, on soupçonnerait même un abus : une tendance à diminuer l'importance qu'il faut donner au centre du culte catholique, le Sacrifice de la Messe. C'est donc bon signe que, grâce au renouveau liturgique, une réaction se soit produite, détournant, par exemple, les fidèles de la récitation du Rosaire durant la Messe, et leur apprenant à « prier la messe », plutôt qu'à « prier durant la messe ». Tout en déconseillant le Rosaire durant la messe, on encourage de plus en plus le Rosaire familial quotidien. C'est d'autant plus nécessaire maintenant, avec la rapide urbanisation de la vie indienne, et le développement des forces qui tendent à rompre les liens familiaux.

La célébration du mois d'octobre est un autre aspect de la dévotion au Rosaire. Différentes de celles du mois de mai, les dévotions d'octobre appartiennent plutôt à la paroisse qu'au foyer, bien que les coutumes varient beaucoup selon les lieux. Dans certaines régions, l'assistance à la messe quotidienne est presque aussi nombreuse que le dimanche. La messe est suivie de la bénédiction du Saint Sacrement, pendant laquelle on récite le Rosaire. Ailleurs, la bénédiction et le Rosaire sont un office du soir, ce qui est plus commode en pays tropical où on doit aller au travail des champs le matin de bonne heure.

Une dévotion paroissiale populaire à Goa, Mangalore et ailleurs, est ce qu'on appelle le *Salve*, neuvaine solennelle qui précède quelques-unes des grandes fêtes de Notre Dame. Le rcm de *Salve* vient du chant de l'hymne *Salve Regina* qui termine chaque jour l'office du soir. La célébration du *Salve* est riche en cérémonies colorées. Toutes les congrégations de la Sainte Vierge prennent part au *Salve*, chacune avec son costume distinctif; les enfants de Marie, vêtues de blanc conduisent la procession; on récite le Rosaire et une des dizaines est chantée par toute l'assemblée, ainsi que les litanies de la Sainte Vierge; un sermon sur Notre Dame, la bénédiction du Saint Sacrement et le chant solennel de *Salve Regina* terminent chaque jour l'office du soir.

Dans toute l'Inde catholique, le mois de mai est célébré très solennellement. Dans la plupart des familles de la Côte Ouest du Malabar et du Tamil Nad, l'image ou la statue de Notre Dame est ornée de fleurs et de bougies, et les membres de la famille se réunissent devant elle : on fait ensemble une lecture tirée du livre du mois

LA DÉVOTION A NOTRE DAME

de Marie, on chante des hymnes, et on récite les prières usuelles. Dans certains villages, la plupart des habitants sont illettrés, et bien peu possèdent des livres : les dévotions du mois de mai ont lieu alors dans les églises ou dans les maisons des anciens du village.

On trouve des grottes de Lourdes dans beaucoup de villages catholiques et près de la plupart des églises. C'est aussi de Lourdes que vient une pratique colorée et sculptueuse dans sa piété : la procession aux flambeaux qui a lieu chaque année, accompagnée du chant de l'« Ave Maria » de Lourdes, et de la récitation du Rosaire. La dévotion à Notre Dame de Fatima s'est rapidement répandue durant ces dernières années. Grâce à l'active propagande menée par la Congrégation mariale et la Croisade Eucharistique, la plupart des paroisses et des écoles se sont consacrées au Cœur Immaculé de Marie et, chaque année, on renouvelle la Consécration le dernier jour d'octobre, en souvenir de la Consécration faite pour la première fois par Sa Sainteté le pape Pie XII. Les dévotions du samedi en l'honneur de Notre Dame ne sont pas nouvelles, mais on les connaît maintenant davantage, grâce à l'extension prise par la renommée de Fatima. Comme le vendredi, le samedi a toujours été un jour d'abstinence dans l'Église syrienne du Malabar, et, en l'honneur de Notre Dame, bien des gens l'observent aussi comme un jour de jeûne.

Dans beaucoup d'endroits des Indes, on retrouve la même fête extra-liturgique : Notre Dame de la Moisson. Ce jour là, on porte la statue de Marie en procession à travers la campagne, ou on apporte à l'autel de Notre Dame les prémices de la récolte. Dans l'église schismatique jacobite du Malabar, la fête de la Moisson appartient au calendrier liturgique de l'année, et on la connaît sous le nom de « Commémoration de la Mère protectrice de la Moisson ».

Marie, la mère tendre et prévoyante, pénètre toutes les phases de la vie chrétienne. C'est pour s'assurer sa protection et pour l'honorer qu'on donne son nom à une très grande partie des baptisés. Marie est sûrement le prénom féminin le plus répandu, presque le seul en plusieurs endroits, à ce qu'il semblerait; l'inconvénient qui provient du fait que le même nom est porté par trop de gens ne se produit pas dans les dialectes indigènes, puisque Marie est un nom qui prend d'innombrables formes différentes, selon qu'on l'associe avec les différents titres de Notre Dame, ou avec ses sanctuaires fameux. Sous ces formes variées, tout au moins dans le pays Tamil, Marie est un nom fréquent même pour les jeunes gens. Ainsi, Arokiam correspond à Notre Dame de Bonne Santé, Adeis kilam à Notre Dame du Refuge, Lourdu à Notre Dame de Lourdes et Salette à Notre Dame de la Salette. Dans le pays Tamil, chez les catholiques, tous ces noms sont fréquemment portés par les hommes.

Au Malabar, à Goa, dans le Kanara du Sud et ailleurs, on implore la protection de Marie par une cérémonie de consécration

ou de pr
nés. Not
sont app
fameux
l'interme
en offra
coutume
caractère

On t
dans le
dispens
a aussi
titres de
cations
l'Inde. A
Bandel,
l'organe
à Boitak
culée) ex
en langu
dans cha
commun
une rev
Mariale
organes
lières. A
l'Inde, u
serviteur
jésuite d
Tamil. A
marials e
publiée
Burma e
du Collè
Madras,
officiel d
cessé de
« qualité
et de la
à Bomba
zines » d

La C
de la de
sation ca

* « M

ou de présentation qui rappelle la loi Juive concernant les premiers-nés. Non seulement les premiers-nés, mais la plupart des enfants sont apportés à l'autel de Notre Dame, dans quelque sanctuaire fameux ou dans l'église paroissiale, et on les présente à Dieu par l'intermédiaire de Notre Dame. Les parents rachètent alors l'enfant en offrant une somme d'argent ou quelque autre don, selon la coutume locale. Dans l'Église syrienne, la cérémonie a un certain caractère liturgique.

On trouve un témoignage frappant de la dévotion à Notre Dame dans le grand nombre d'Institutions catholiques, écoles, hôpitaux, dispensaires, orphelinats, imprimeries qui portent son nom. Il y a aussi plusieurs périodiques mensuels portant comme nom des titres de Notre Dame et destinés à l'honorer. Plusieurs de ces publications viennent de sanctuaires marials, en différentes parties de l'Inde. Ainsi, *Notre Dame de Bandel* est l'organe du sanctuaire de Bandel, et *le Message de la Mère de Miséricorde* (bimensuel) est l'organe de l'ancien sanctuaire portugais de la Mère de Miséricorde, à Boitakhana, au centre de la ville de Calcutta. *Nishkalank* (l'Immaculée) en langue Hindi, et *Karmela Kusumam* (Fleur du Carmel) en langue Malayalam sont les principaux magazines catholiques dans chacun de ces dialectes; ils sont lus par de très importantes communautés catholiques. A Ceylan, la Légion de Marie publie une revue trimestrielle, *Magnificat*. Aux Indes, la Congrégation Mariale publie un grand nombre de magazines marials provinciaux, organes de fédérations locales de Sodalités ou de Sodalités particulières. *Ave* organe de la Sodalité publié à Calcutta, atteint, dans toute l'Inde, un grand nombre de lecteurs, Congréganistes ou non. *Le serviteur de la Mère*² a été fondé récemment par la vice-province jésuite de Madura pour servir d'organe aux Sodalités de langue Tamil. Aux Indes, le plus connu et le plus ancien des « magazines » marials est *l'Étoile du Matin*, revue mensuelle officielle des Sodalistes publiée par le Secrétariat National de la Sodalité pour toute l'Inde, Burma et Ceylan. Il fut fondé en 1908, sur l'initiative des Sodalites du Collège Saint-Joseph, à Trichinopoly, et au Congrès Marial de Madras, en 1919, il fut reconnu par la hiérarchie comme l'organe officiel des Sodalites de l'Inde. Depuis lors, *l'Étoile du Matin* n'a cessé de croître, tant au point de vue « format » qu'au point de vue « qualité », et, aujourd'hui, sous la direction du Secrétariat National et de la Sodalité des Jeunes gens du Collège Saint-François-Xavier à Bombay, c'est, aux Indes, un des plus attrayants parmi les « magazines » catholiques.

La Congrégation joue un grand rôle dans le développement de la dévotion à Notre Dame; c'est, incontestablement, l'organisation catholique laïque la plus répandue aux Indes. Dans les régions

² « Mathavin Uzhian », « Le serviteur de la Mère ».

LA DÉVOTION A NOTRE DAME

rurales, le Chotanagpur, par exemple, et l'Anand, la Sodalité est l'aide la plus active du missionnaire pour prendre contact avec la population rurale éparpillée en de nombreux villages. Les Sodalistes réunissent les populations villageoises, organisent les longues colonnes qui se rendent vers les stations missionnaires pour la Messe du dimanche, dirigent les catéchismes, préparent les catéchumènes, s'occupent des coopératives catholiques, entreprennent des plans d'amélioration rurale, et, de cent autres façons adaptées à la nature du pays et aux coutumes des habitants, ils maintiennent bien vivant l'esprit catholique et ils aident à l'extension de l'Église. Se rendant compte du vaste champ d'action de la Sodalité et de son efficacité apostolique, Son Excellence, Mgr Bouter, évêque de Nellore, a organisé la Sodalité comme association officielle d'Action Catholique du diocèse. Dans les centres urbains, à Bombay, par exemple, la Sodalité élargit sans cesse le champ de son activité, prenant contact avec les catholiques relâchés, organisant des retraites et des missions, dirigeant des centres récréatifs et des cercles, visitant les hôpitaux. Comme l'a dit le pape Pie XII, les Sodalités sont « la voix de la Vierge, ses instruments visibles », pour ainsi dire, pour l'extension du règne du Christ. A ce propos, on peut mentionner spécialement le groupe des « Apôtres de Kerbside », de la Sodalité des Jeunes Gens, à Saint-François-Xavier, à Bombay, qui ont imité avec succès une méthode de propagande communiste en parcourant les rues les plus fréquentées de la ville pour y vendre, en quantité, des publications catholiques aux Hindous, aux Musulmans, aux Parsis, etc... Dans les écoles et les collèges, la Sodalité est un terrain d'entraînement pour les « leaders » catholiques, un levain dans la pâte dans les milieux scolaires, et une pépinière fertile en vocations. Les vocations missionnaires — et il y en a près de trois mille — que, ces dernières années, beaucoup de diocèses doivent au Malabar, se sont, pour la plupart, développées dans les Sodalités, sous le manteau protecteur de Marie. L'Université Saint-Joseph à Trichinopoly, a célébré récemment le centenaire de sa fondation; il a donné à l'Église jusqu'à neuf cents vocations sacerdotales, et, incontestablement, la Sodalité Mariale qui, dès le début, a eu une influence considérable, sur la vie catholique du collège, a joué un grand rôle dans le développement de ces nombreuses vocations. Si, aujourd'hui, on peut dire que l'Église est établie dans certaines régions de l'Inde du Sud, avec, dans plusieurs diocèses, des évêques indiens et un clergé exclusivement indien, il faut, pour une grande part, en remercier la sollicitude aimante de Marie pour les vocations futures, sollicitude qui se manifeste par le moyen des Congrégations, à l'Université Saint-Joseph et autres institutions semblables.

Ad Jesum per Mariam, c'est l'instante prière et l'espoir ardent des cinq millions de catholiques des Indes et de Ceylan que Marie, Mère très puissante, amènera leur vaste pays et ses quatre cent millions d'habitants aux pieds de son divin Fils. Aux Indes, l'Église

est and
y vint
contac
de sup
appris
reçu s
au po
part q
n'est
aux I
Aux I
et on
Sud. P
trice d
l'innon
missio
et de s
de saï
Mgr P
C'est l

J.
S. R. S.
1945. —
tiana, V
volumes
de l'Ind
PRAKAS
P. DUC
— E. I

est ancienne par l'âge. Elle fut fondée par un des douze apôtres, il y vint avec la bénédiction de Marie, et, étant donné les fréquents contacts entre les Indes et le Monde romain, n'est-il pas permis de supposer que la Mère du Christ, durant sa vie terrestre, avait appris la naissance de l'Église aux Indes, et que cette Église avait reçu sa bénédiction? Aux Indes, l'Église est ancienne; cependant, au point de vue du développement, elle est encore en bas âge. A part quelques exceptions dans le Sud, le clergé des diocèses indiens n'est pas indigène. Dans une large mesure, le travail missionnaire aux Indes s'appuie sur l'aide des pays catholiques de l'Occident. Aux Indes, les catholiques forment encore une très petite minorité, et on les trouve pour la plupart, le long de la Côte ouest et dans le Sud. Puisse l'intercession de Marie, Mère du genre humain, Médiatrice de toute grâce, hâter le jour qui amènera aux pieds du Christ l'innombrable population des Indes. Ce fut la prière de tous les missionnaires qui arrosèrent le sol des Indes de sueur, de larmes et de sang, la prière de saint Thomas et de saint François-Xavier, de saint Jean de Britto et du bienheureux Rudolf Aquaviva, de Mgr Hartmann, des PP. Berschi, de Nobili, Joseph Vaz et Lievens. C'est la prière des catholiques d'aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

- J. M. SENAVERATNA, F.R.H.S., *Our Lady of Lanka*. Colombo, 1945. — S. R. SANTOS, *Vailankanni*. Tanjore, 1946. — BANDEL CHURCH, *Hoogly*, Calcutta, 1945. — J. C. PANJIKKARAN, M.A.D.D., *Christianity in Malabar*, *Orientalia Christiana*, VI, 23; April 1926. — BERNARD, T.O.C.D., *St Thomas Christians* (Two volumes in Malayalam), Mannanam, Travancore, 1921. — A. LAUNAY, *Mission de l'Inde*, Paris, 1898. — A. JEAN, S.J., *Le Maduré*, Desclée, 1894. — S. GNANAPRAKASAR, O.M.I., *A History of the Catholic Church in Ceylon*. Colombo, 1924. — P. DUCHAUSSOIS, O.M.I., *Sous les feux de Ceylan*. Paris, Bernard Grasset, 1929. — E. R. HULL, S.J., *Bombay Mission History*. Bombay, 1927.